

Irina Mavrodin sur l'autotraduction

Muguras Constantinescu

Universitatea Stefan cel Mare de Suceava
Facultatea de Litere si Stiinte ale Comunicarii
Catedra de franceza
Str. Universitatii nr. 13,
720 229 Suceava, Romania, Roumanie
mugurasc@gmail.com

Irina Mavrodin est l'un des plus grands traducteurs du français vers le roumain de la Roumanie. Elle a donné des versions roumaines pour des auteurs comme: Proust, Flaubert, Gide, Paul-Louis Courier, Amélie Nothomb, Emmanuèle Bernheim, Henry de Montherlant, Frédéric Beigbeder, Roland Jaccard, Alice Ferney, Leslie Kaplan, Alexandra Laignel-Lavastine, Camille Laurens, Jean Cocteau, Patrick Rambaud, Yann Apperry, Gaston Bachelard, Albert Cohen, P. de Mandiargues, Nina Berberova, Vadime et Danielle Eliseef, Émile Cioran, Élie Faure, Pierre Chaunu, Gustave Flaubert, Paul Ricœur, Maurice Blanchot, Aloysius Bertrand, Gérard Genette, Eugène Delacroix, Henry de Montherlant, Francis Ponge, Mme de Sévigné, Albert Camus, Henri Perruchot, Mme de Staël. Elle a traduit aussi des livres roumains vers le français (Mircea Eliade, Eugen Ieșanu, Anton Holban).

Madame Irina Mavrodin, vous êtes l'un des plus grands traducteurs du français vers le roumain. Vous vous êtes essayée aussi dans ce genre tout à fait particulier de la traduction, l'autotraduction, en traduisant en français vos poèmes (*Capcana - Le Piège*, édition bilingue, Editura Curtea Veche, Bucuresti, 2002). Quelle est pour vous la différence entre la traduction et l'autotraduction ? Comment change le rapport si important entre identité et altérité, le même et l'autre dans l'autotraduction ?

Je trouve que pour quelqu'un qui réfléchit sur la traduction, et notamment sur la traduction littéraire, l'autotraduction peut constituer un champ de recherche tout à fait privilégié, car, en réfléchissant sur l'autotraduction, on peut mieux voir, comprendre ce qu'est la traduction.

Vous me demandez en quoi consiste pour moi la différence entre la traduction et l'autotraduction, ce qui présuppose qu'il devrait y avoir une différence, chose qui n'est pas tellement évidente pour tout le monde, puisqu'on tend plutôt à confondre traduction et autotraduction, à les réduire toutes les deux au même statut. Pour commencer donc avec le commencement, on doit se demander si l'autotraduction diffère d'une manière significative de la traduction, si l'une et l'autre ont le même statut au niveau poétique (au niveau du faire, de la production du texte), au niveau poétique (au niveau de l'œuvre en tant que telle) — car ma pré-

supposition pour tout ce qui suit est que la traduction a pour résultat une « œuvre » et qu'elle est un acte de création et au niveau pragmatique ou de la réception.

Essayons donc de donner une réponse (de toute façon approximative) à cette question de l'existence ou de la nonexistence d'une différence entre deux actions traduisantes qui peuvent facilement être perçues comme identiques. Comme quelqu'un qui pratique l'autotraduction (mais aussi la traduction — dans les deux sens, du français en roumain et du roumain en français, chose importante à préciser, car je suis de la sorte en mesure de mieux comparer), à savoir la traduction en français de mes propres poèmes (écrits en roumain), je sens puissamment la différence entre mon faire de traducteur et mon faire d'autotraducteur. Je sens cela de l'intérieur, cela relève d'une connaissance globale, indistincte, plutôt intuitive, mais que je peux, en changeant de perspective, « analyser », en me séparant en quelque sorte de mon propre faire, en devenant un « autre » par rapport à lui. La première différence — qui relève d'ailleurs du bon sens — serait donc celle-ci: dans un cas — la traduction —, on traduit l'œuvre d'un autre, dans l'autre cas — l'autotraduction — on traduit sa propre œuvre. La différence dont nous parlons ici prend donc son origine dans cette instance qui est à l'origine du faire traduisant.

Avec le faire de la traduction, nous nous trouvons dans la situation paradoxale d'une possible / impossible altérité, ayant pour résultat un texte qui tend à réaliser une identité. La situation est paradoxale parce l'antinomie du couple identité / altérité est transgressée, résolue dans une unité (identité), par un artifice créateur d'un simulacre. Ce qui veut dire que le texte traduit est, par rapport à l'œuvre d'origine (l'œuvre traduite par quelqu'un qui n'en est pas l'auteur), un texte-simulacre, dont l'auteur (le traducteur) est un auteur-simulacre (nous donnons à ce terme le sens qu'il a dans les dictionnaires « apparence sensible qui se donne pour une réalité », « fantôme », « illusion », « apparence »). Le mot « simulacre » ne comporte ici aucune connotation péjorative et doit être compris comme une « image dans le miroir » en rapport avec la « réalité que réfléchit le miroir ».

Peut-être ai-je atteint un point hypersensible, car on pourrait peut-être, à partir de cette problématique de l'œuvre vs. l'œuvre-simulacre, essayer de donner une réponse à cette question tellement délicate: pourquoi la traduction est un produit périssable (on doit, à des intervalles variables, faire de nouvelles traductions, car les anciennes sont devenues désuètes, caduques), tandis que l'œuvre, L'ŒUVRE, LE CHEF-D'ŒUVRE est un « monument » ?

L'original (L'ŒUVRE) est la « réalité », la traduction n'est qu'une apparence sensible qui se donne pour une réalité, une belle illusion qui fonctionne très bien pendant un certain temps mais qui doit être remplacée par une nouvelle illusion (par une nouvelle traduction), par un nouveau simulacre, produit par un auteur-simulacre.

Il y a des auteurs comme Panait Istrati qui a préféré réécrire ses romans et non pas les traduire, en trouvant l'autotraduction trop difficile à faire. Quel est votre avis là-dessus ? Est-ce que la traduction est plus contraignante que l'autotraduction ? On peut se permettre plus d'infidélités et de libertés dans l'autotraduction ?

Dans le cas de Panait Istrati, je crois que l'autotraduction était très difficile parce que son français — d'après beaucoup de témoignages — était plutôt approximatif. Ceci dit, je crois que la traduction et l'autotraduction sont deux opérations de nature assez différente et que chacune est contraignante à sa manière. Forcément dans l'autotraduction on glisse souvent dans ce qu'on nomme couramment « infidélité », par un processus — parfois quasiment insaisissable — de réécriture (qui nous rapproche peut-être de ce qu'est la vraie traduction, en nous obligeant à une prise de conscience quant au spécifique, assez souvent occulté, de celle-ci.)

On connaît le cas de Cioran qui ne s'est pas traduit lui-même mais qui a voulu collaborer étroitement avec sa traductrice du roumain vers le français Sanda Stolojan, en intervenant souvent dans son texte traduit pour opérer des suppressions, des modifications. Je pense qu'on a affaire dans ce cas d'un effet oblique, pervers de l'autotraduction quand l'auteur ne se traduit pas lui-même et accepte difficilement la version d'un autre, en voulant la contrôler, pas à pas. Comment commentez-vous un tel cas ?

Le cas de Cioran est l'un des plus complexes. La collaboration avec Sanda Stolojan (il s'agit de la traduction du roumain en français du livre *Lacrimi fli sfinți / Des larmes et des saints*) est, comme vous le dites, selon moi aussi, un cas spécial d'autotraduction. Les nombreuses suppressions et modifications opérées par Cioran à travers sa traductrice ont en vue le lecteur français, un lecteur dont la mentalité spécifique (selon Cioran: de type cartésien) se situe au pôle opposé par rapport à la mentalité du lecteur roumain. C'est pourquoi, à travers cette « traduction », qui est en fait une autotraduction / adaptation, on met de l'« ordre » dans un texte échevelé et baroque (l'original roumain). Selon Cioran d'ailleurs la structure des deux langues (le roumain et le français) diffère de la même façon.

Curieusement, mon expérience en tant que traductrice de Cioran (j'ai traduit, du français en roumain, *Précis de décomposition* et *La chute dans le temps*) a été tout à fait autre. Cioran, qui m'a reçue deux fois dans sa « mansarde » parisienne de rue de l'Odéon et avec lequel j'ai eu deux longs entretiens, m'a dit qu'il me faisait confiance et qu'il ne voulait contrôler d'aucune manière ma traduction. J'essaie de m'expliquer cette attitude ou bien par un changement de conception vis-à-vis de la traduction, ou, ce qui est plus probable, par une manière différente de se rapporter au lecteur roumain.

Si l'on donne au concept d'autotraduction un sens plus large on pourrait peut-être dire que tous les textes français de Cioran — dont la langue maternelle était le roumain et qui a appris le français lorsqu'il avait largement dépassé la trentaine — étaient des autotraductions. Je pense qu'un cas semblable est celui de Beckett. Mais si on donne au concept d'autotraduction un sens encore plus large, on peut dire, avec Proust, que tout auteur ne fait que *traduire*, par son œuvre, pour les autres, par un discours qui n'est que le sien, ce qui se trouve au plus profond de sa conscience.

Un auteur bilingue comme Matei Visniec qui publie ses ouvrages en français et en roumain a déclaré qu'il n'accepterait jamais d'autre traduction que la sienne pour ses propres textes. Ce choix exprime peut-être de façon implicite un désir de réécriture ?

Matei Visniec est, je crois, un cas typique d'autotraduction. C'est un auteur qui s'efforce d'établir un contrôle absolu des deux côtés, le côté roumain et le côté français, avec, peut-être, ce désir de réécriture dont vous parlez.

Pour vous qui êtes à la fois auteur et traducteur, et qui avez une vision du dedans, de l'intimité même de ces processus, quels sont les dangers et les risques qui guettent l'autotraduction ? Narcissisme, dédoublement... ?

J'ai constaté que j'ai dû — dans l'autotraduction — me mettre dans une situation scripturale dédoublée, difficile à réaliser, je dirais même presque impossible à réaliser dans un sens total (séparation totale de l'« auteur » et du « traducteur »). J'ai fait cette expérience notamment avec mes propres poèmes. On veut se soumettre à une contrainte, mais le jeu du dédoublement ne peut pas être assumé jusqu'au bout. Car celui qui traduit sa propre œuvre ne peut échapper à la tentation de réécrire un texte qui lui appartient en propre. Il est vrai qu'une édition bilingue (c'est le cas de la mienne) limite beaucoup la possibilité de la réécriture, sans l'exclure totalement. D'ailleurs, à vrai dire, où commence et où finit la réécriture, même lorsqu'il s'agit d'un texte traduit ? J'avoue que je ne saurais donner une réponse pertinente à cette question.